

Oeuvres de déférence

Robert Dion

Volume 34, Number 2 (101), Winter 2009

Louise Dupré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/029471ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/029471ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dion, R. (2009). Review of [Oeuvres de déférence]. *Voix et Images*, 34(2), 141–145. <https://doi.org/10.7202/029471ar>

ESSAIS / ÉTUDES
Œuvres de déférence

+ + +

ROBERT DION

Université du Québec à Montréal

Avec *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*¹, Cécile Vanderpelen-Diagre poursuit, en l'acclimatant à notre milieu, une réflexion qui avait donné lieu, en 2004, à *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu. La littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*². Ce faisant, elle nous procure l'un de ces regards extérieurs sur la culture et sur la littérature québécoises qui ont le don à la fois de nous inquiéter et de nous rasséréner, nous rappelant que nous ne sommes pas seuls au monde, sans témoins, mais peut-être pas si uniques, et distincts, que nous croyons parfois l'être. C'est l'un des mérites de ce petit ouvrage que de lire la situation des écrivains québécois sous l'emprise du clergé à la lumière des expériences belge et française : l'entreprise est éclairante, qui montre que même si la situation européenne a un impact sur le Québec de la période qui va de l'entre-deux-guerres à la Révolution tranquille, la conjoncture locale, où le monde clérical n'a pas à subir la forte concurrence d'une intelligentsia laïque, produit des effets littéraires spécifiques tout à fait intéressants.

L'ouvrage de Vanderpelen-Diagre part du constat que si l'on s'est abondamment penché, au Québec, sur les rapports entre religion et littérature, on a négligé, en revanche, d'aborder la dimension institutionnelle, c'est-à-dire les incidences d'une cléricature située, particulière, avec son histoire et ses codes, sur la production littéraire. Il ne sera donc pas question, dans cet ouvrage, des thèmes religieux dans le roman canadien-français ou de la relation de la poésie au sacré, pas plus d'ailleurs que de la figure abstraite du prêtre ou de la conception du péché qui imprègne la littérature de 1920 à 1960 ; il s'agira plutôt, dans une perspective assez librement inspirée de Bourdieu et à partir d'une recherche plus historique que littéraire, de dégager les enjeux sociologiques qui surgissent de la rencontre entre le catholicisme québécois et la littérature (10). Pour parvenir à ses fins, l'auteure a choisi — pour des raisons, dit-elle, de simple commodité — de découper sa période en tranches de

+ + +

1 Cécile Vanderpelen-Diagre, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Nota bene, 2007, 151 p. 2 Cécile Vanderpelen-Diagre, *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu. La littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*, Bruxelles, Éditions Complexe-CEGES, 2004, 319 p.

dix années ; en principe purement méthodologique, ce fractionnement produit néanmoins certaines inflexions de l'analyse, donnant l'impression que d'une décennie à l'autre, d'un chapitre à l'autre, quelque chose de la situation décrite se modifie substantiellement. Je ne suis pas sûr que c'était là l'effet recherché.

Les années 1920 sont marquées, selon Vanderpelen-Diagre, par un intéressant paradoxe : malgré l'étroit encadrement de la littérature par le clergé, qui domine l'essentiel des instances de diffusion et de consécration, l'enjeu littéraire principal n'est pas la religion mais la nation. Le catholicisme a beau être universel, c'est son enracinement dans une langue et dans une nation particulières qui préoccupe les littérateurs, « l'action nationale préc[édant] l'action catholique » (25), y compris dans la critique cléricale (Camille Roy) et chez les auteurs issus du clergé (le Lionel Groulx de *L'appel de la race*). C'est que, contrairement à ce qu'on observe alors en France et même en Belgique, la religion, au Canada français, se révèle à ce point hégémonique, va à ce point de soi qu'elle n'a pas à être mise littérairement en scène. D'ailleurs, la production de cette époque, souligne encore l'auteure, se garde bien, à l'opposé de ce qui se passe outre-Atlantique, de faire place à l'évocation des tourments religieux. La soumission des écrivains aux canons littéraires de l'Église est, en définitive, totale.

Puis, avec les Louis Dantin, Ringuet, Jean-Charles Harvey et autres Jovette Bernier, quelque chose commence de bouger sur le front littéraire : les années 1930 flirtent avec la remise en cause de l'institution religieuse, tentent d'aborder la question de la foi et de la morale d'un point de vue plus intérieur (voir *La Relève*), s'essaient à évoquer côte à côte la vie du corps et celle de l'âme. Mais ces tentatives restent timides, les écrivains ayant bien soin d'« éluder l'hérésie » (40), d'accompagner leurs audaces de tout un arsenal de propos déférents, de présenter leurs innovations « à travers un système d'explication et de justification qui en atténue la portée » (39). Tirillée entre tradition et modernité, la sphère littéraire est soumise à un système d'évaluation absolument dichotomique (juste/faux, vérité/hérésie) qui la muselle peu ou prou ; là encore se fait jour une différence d'avec la France où, « pour s'assurer que chaque catégorie de lecteurs compulse les ouvrages qui lui conviennent, le clergé produit des quantités de guides, revues et répertoires qui distribuent les cotes morales » (58). Avec les premiers groupements culturellement catholiques que constituent les Compagnons de Saint-Laurent et *La Relève*, un rapprochement s'amorce tout de même entre les artistes et le clergé, qui laisse entrevoir une certaine refondation de leurs rapports.

La suite va dans le sens d'une dissociation toujours plus manifeste entre les deux sphères. Les années 1940 et 1950 voient ainsi l'émergence d'une critique et d'organes de diffusion laïques ; la guerre entraîne un boom de l'édition que l'institution religieuse n'arrive pas à contrôler ; les influences extérieures — Maritain, le personnelisme, *Esprit* — se font plus prégnantes, entraînant une critique du catholicisme de l'intérieur, critique beaucoup plus dommageable à court terme, pour une Église québécoise confite dans la tradition, qu'un assaut venu de l'extérieur. Un « roman de l'inquiétude » (Élie, Charbonneau, Langevin, etc.) parvient dès lors à émerger, qui plaide en faveur d'une foi plus intériorisée, plus personnelle, moins soumise aux dogmes et à l'institution. Désormais, les conditions sont réunies pour

une sécularisation accélérée de la société québécoise. Les préoccupations religieuses, si elles ne disparaissent pas totalement des textes de la Révolution tranquille — pensons aux romans d'Anne Hébert ou de Marie-Claire Blais —, n'y apparaissent plus, suivant Vanderpelen-Diagre, que « pour mémoire » (143). L'intériorisation des croyances, de la part des catholiques québécois de l'après-Vatican II, va faire en sorte que l'effondrement de l'institution catholique, à partir des années 1960, s'effectuera sans grand fracas, faute d'une polarisation historique, comme en France et en Belgique, entre État et Église, laïcs et religieux.

Le tout-religieux aura ainsi contribué, par une ironie dont l'histoire a le secret, à son prompt effacement.

+

Après les *Cahiers Anne Hébert* dont je faisais état dans une chronique précédente (voir *Voix et Images*, vol. XXXIII, n° 1, automne 2007), je m'arrête maintenant à un autre ouvrage « de déférence », consacré celui-là à Robert Melançon. Publié sous l'égide du Centre d'étude poétique du Cégep de Sainte-Foy, et plus particulièrement sous la direction d'Yves Laroche, *Le désaveuglé. Parcours de l'œuvre de Robert Melançon*³ m'apparaît comme un pur produit des Éditions du Noroît : un joli petit livre, avec des rabats, une belle illustration de couverture et une facture graphique soignée⁴. Ce collectif collige des textes de différentes natures : des études, des essais, des témoignages, un entretien, des traductions, mais aussi des poèmes, y compris de Melançon lui-même.

Il y a quelque chose de délicieusement ironique, quand on sait à quel point Robert Melançon a une vision claire et précise de ce qu'est un « classique⁵ » — québécois qui plus est —, de le voir à son tour « classicisé » — ou « classifié » ? — par un cénacle de jeunes et de moins jeunes zélateurs, universitaires et poètes. Mais peut-on empêcher un cœur d'aimer ? Évidemment non, et l'amour, on le sait, produit souvent de beaux fruits. Je laisserai à mes collègues chroniqueurs de poésie le soin de se prononcer, s'ils le désirent, sur les poèmes de Jean-Pierre Issenhuth, de Paul-Marie Lapointe, d'Anne-Julie Royer, de David Solway et de Melançon lui-même recueillis dans ce collectif. Je me bornerai pour ma part à relever trois textes qui me semblent apporter un bon éclairage sur l'œuvre de ce très estimable poète. Dans « Faire voir », une étude portant sur *Le paradis des apparences*, Antoine Boisclair s'applique, avec toute la rigueur nécessaire, à prendre au sérieux le réalisme pictural de Melançon, qui se substitue chez ce dernier à l'appel de la transcendance poétique. Boisclair montre par quels procédés le poète tente de « faire voir » le monde (plutôt que de le « donner à voir »), d'instaurer une continuité entre le poème et le monde,

+ + +

3 Yves Laroche (dir.), *Le désaveuglé. Parcours de l'œuvre de Robert Melançon*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2007, 243 p. 4 Pour ce qui est de la facture éditoriale, il y a mieux ; peut-être est-ce lié au fait que le Noroît publie peu de collectifs de ce type ? 5 Voir Robert Melançon, *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, Montréal, Fides/Presses de l'Université de Montréal, coll. « Les grandes conférences », 2004, 58 p.

les « choses vues » étant amenées à se confondre avec les « choses dites ». Un tel projet, bien sûr, bute sur mainte aporie ; et Boisclair sait bien que ce réalisme, cette peinture du monde est tromperie, mais une tromperie qui se connaît elle-même comme telle. Les « Deux *marginalia* » de Jean-François Bourgeault introduisent par ailleurs, dans l'ensemble tout uniment laudatif que représente *Le désaveuglé*, une subtile et intéressante note critique. Quoique l'on s'entende en règle générale pour louer l'alliance, chez Melançon, du tour de main de l'artisan à l'acuité d'un regard exercé à l'empirique, « [n]y a-t-il pas chez [lui], se demande Bourgeault, la virtualité d'un recenseur » (180) ? Ainsi, malgré le résultat généralement probant auquel aboutit la conjonction d'une rare qualité d'attention à des dons évidents de versificateur, « la clarté dont le poète est prodigue risqu[e]rait à tout moment de se retourner contre lui, et [...], comme toute forme de tentation, elle le f[erait] assez régulièrement par ailleurs, dans certains poèmes où la limpidité du coup d'œil et la patience d'énumération procurent souvent le sentiment d'une inutile minutie à l'œuvre » (180). Dernière contribution à laquelle je m'attarde un bref moment, celle de Jacques Brault — collègue poète, coauteur du renga *Au petit matin*⁶ — prend en écharpe et accompagne, dans un patient et sinueux trajet, tout le parcours poétique de Melançon, s'y attachant aux divers avatars de la notation descriptive, de la perception et de sa notation verbale. Conjuguant la lecture d'ensemble avec celle de quelques morceaux puisés au sein de l'œuvre entier, cette étude allie érudition et expérience immédiate du poème, se révélant par là même une remarquable introduction à la poésie, et à la poétique, de l'auteur de *Peinture aveugle*.

+

À mon tour de me livrer à un exercice de déférence, puisque je dirai un mot d'un ouvrage de Clément Moisan, qui fut jadis mon professeur à l'Université Laval. Dans *Écritures migrantes et identités culturelles*⁷, essai publié aux Éditions Nota bene dans une collection que je codirige, l'auteur propose une manière d'apostille à *Ces étrangers du dedans*⁸, volume plus copieux où il s'attaquait, en collaboration avec Renate Hildebrand, à une histoire de l'écriture migrante au Québec.

Dans son dernier essai, Moisan revient sur les notions théoriques au fondement de cette histoire de l'apport littéraire immigrant. Une première partie s'inscrit d'ailleurs nommément dans la foulée de *Ces étrangers du dedans*, livre qui a suscité plusieurs commentaires à sa sortie et sur lesquels Moisan se prononce succinctement. L'histoire littéraire qu'il propose, envisagée « sous l'angle plus global de la cohabitation de la culture dominante nationale et des minorités culturelles » (13), se voit ensuite examinée à partir des prises de position de l'École des Annales, de la théorie des polysystèmes d'Itamar Even-Zohar et des notions d'« écritures

+ + +

⁶ Robert Melançon et Jacques Brault, *Au petit matin*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1993, 56 p.

⁷ Clément Moisan, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Québec, Nota bene, coll. « Études », 2008, 146 p.

⁸ Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Nota bene, coll. « Études », 2001, 363 p.

migrantes» (par rapport à «littératures migrantes» et à «écritures immigrantes»), de «transferts culturels», de «diversité culturelle», d'«identité» et de «nation/national/nationalisme». La discussion conceptuelle ne s'effectue toutefois pas en vase clos; elle puise à de nombreux exemples, et se réfère aux débats qui, de l'«affaire LaRue» aux diatribes sommairement anti-nationales de Marc Angenot, ont agité, au cours des dernières décennies, le landerneau québécois et surtout mont-réalais (Moisan, en bon citoyen de la ville de Québec (?), se garde en effet de «mont-réaliser» la question des écritures migrantes, non plus que le débat identitaire).

Je ne suis pas certain de suivre Moisan lorsqu'il entend considérer l'écriture migrante comme un genre littéraire (61). Outre le fait qu'un tel nom de genre, à ma connaissance, n'a jamais été utilisé par quelque écrivain que ce soit pour évoquer une de ses productions, il ne désigne aucune forme en particulier, fût-elle aussi peu normée que possible. Bien que je puisse imaginer, à la rigueur, un sous-genre tel que le «roman migrant» (comme il y a un «roman policier»), il m'est difficile en revanche d'adhérer à l'idée d'une écriture migrante en tant que catégorie générique. De même, si je devais signaler un autre aspect du livre qui m'a laissé perplexe, je dirais que l'inégal approfondissement des concepts à l'œuvre dans le travail de Moisan — sans doute inhérent au cadre de l'ensemble — me paraît produire certains déséquilibres parfois gênants. Si par exemple la théorie du polysystème de l'histoire littéraire fait l'objet d'amples développements⁹ (54 s.), la notion de transfert culturel, pourtant issue d'une réflexion nourrie, reste pour le moins implicite, à tel point qu'on se demande si le syntagme n'est pas tout simplement pris dans son acception courante. Le même effet se produit pour d'autres concepts insuffisamment définis.

Au ton vibrant de la deuxième section de l'ouvrage, qui s'en prend autant à l'équivalence établie par Angenot entre littérature nationale et médiocrité qu'à la politique multiculturaliste canadienne, on se rend compte que la mise au point théorique a vite cédé la place à une démarche plus personnelle, plus engagée, plus proche de l'essai par conséquent. Si Moisan désire de tout cœur voir l'écriture migrante s'intégrer au *mainstream* de la littérature québécoise, ce ne saurait être au prix de la dissolution de celle-ci. Manifestement, l'auteur ne croit pas à une littérature post-québécoise, souscrivant plutôt à l'idéal d'une littérature nationale inclusive et généreuse. Par là, il signe en quelque sorte l'épilogue d'un débat qui a marqué les décennies 1980 et 1990, mais qui semble s'être apaisé depuis.

+ + +

9 Développements que l'on trouvait déjà, en version encore plus élaborée, dans *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Littératures modernes», 1987, 265 p.